

Vivre dans les limbes

Dans un jardin je suis entré d'Avi Mograbi

Serge Abiaad

Numéro 164, octobre–novembre 2013

30 films à ne pas manquer cet automne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70455ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Abiaad, S. (2013). Vivre dans les limbes / *Dans un jardin je suis entré* d'Avi Mograbi. *24 images*, (164), 21–21.

Dans un jardin je suis entré d'Avi Mograbi

Vivre dans les limbes

par Serge Abiaad

En 2005, Avi Mograbi tourne *Pour un seul de mes deux yeux*, qui a été peu vu en dehors de la France et d'une poignée de festivals. Le film étonne par ses facettes multiples : journal vidéo méditatif, reportage sur la valorisation du suicide de Samson et les cultes de Massada, plongée dans l'absurdité de l'extrême droite colonialiste, témoignage polémique du traitement humiliant infligé aux Palestiniens aux postes de contrôle... Mograbi, gauchiste de longue date qui a fait de la prison pour avoir refusé de servir au Liban dans les années 1980 est un croisement de Michael Moore et de Chris Marker ; il est fougueux sans être rébarbatif, constamment inquisiteur, et ses films sont jalonnés d'idées discursives. L'anticonformisme légendaire du cinéaste est de mise dans son nouveau film qui n'est ni documentaire, ni fiction, mais quelque chose qui emprunte vaguement aux deux tout en restant inclassable. Mograbi promeut avec *Dans un jardin je suis entré* sa vision très personnelle et tout aussi utopiste d'un État israélo-palestinien binational ; c'est pour lui la seule option valable, du moins la plus juste et la plus logique pour l'avenir de cette région et de ses peuples. Produit avec trois fois rien, le film est tourné majoritairement dans une maison privée ou depuis la voiture du cinéaste et s'articule essentiellement autour de longues conversations réparties sur un certain nombre de jours avec Ali Al-Azhari, son ami arabe israélien. Les deux hommes plongent dans leur passé, leurs antécédents, leurs racines et leurs origines, pour constater à quel point leurs histoires sont analogues et combien aussi se ressemblent les gens vivant sur une terre charcutée en nationalités multiples et souvent fictives. À la fin, ils se prélassent dans la gloire de leur amitié, malgré le climat politique qui les entoure et les faits distordus qu'il établit.

Tout commence avec un rêve dans lequel Mograbi revoyait son grand-père dans les années 1920. Il veut en faire un film, mais quelle langue parler, se demande-t-il ? Son père a vécu à Damas et parlait seulement l'anglais alors que sa mère causait l'hébreu ; la seule manière pour eux de communiquer était pour Mograbi d'apprendre l'arabe. Par conséquent, il se lance dans une série de leçons avec son ami et professeur d'arabe qui s'établira alors comme l'ossature du reste du film. À travers un va-et-vient entre l'historique de la famille de chacun et le conflit politique présent, qui est à la fois l'épine dans le pied d'Ali et l'essence de son existence même, leurs conversations décousues les amènent à revisiter la maison natale d'Ali en Galilée, épice de la culture juive jusqu'au VII^e siècle, devenu par la suite un village arabe appelé Saffuriyeh dont les habitants

furent expulsés en 1949 avant de laisser place au village israélien du nom de Tzippori. Yasmine, la fillette d'Ali, de mère juive, se joint à eux lors de leur voyage et sa présence captivante vole souvent la vedette aux adultes. Mograbi et Al-Azhari sont indiscutablement peu représentatifs de leurs communautés respectives – Mograbi est à gauche et bien plus conscient de son héritage arabe que la grande majorité des Israéliens, et son ami arabe, en dépit d'avoir été dépossédé de sa terre, a un emploi prestigieux et une vie relativement plus confortable que ses frères palestiniens – et pourtant, on a la vive impression d'assister à un dialogue entre nations, un dialogue languissant où la petite Yasmine intervient de manière concluante sur le racisme et la ségrégation.

Narrativement en rupture avec leur conversation, mais la soulignant émotionnellement, des images de rues d'un Beyrouth moderne sont accompagnées par la voix d'une femme (Hiam Abbas) lisant des lettres déchirantes écrites sur plusieurs années et destinées à son amant qui la quitta pour rejoindre sa famille en Israël. Au-delà de la douleur de la séparation elle-même, ces lettres reflètent la tragédie des gens qui ont vécu ensemble, Juifs ou Arabes, déchirés par des circonstances indépendantes de leur volonté, laissés pour compte et forcés d'adopter des identités avec lesquelles ils n'ont aucune affinité. Bien que *Dans un jardin je suis entré* se prétende un recueil de scènes préparatoires à un film à venir, la présence de la caméra et celle du cameraman Philippe Bellaïche deviennent vite partie intégrante de l'action et, au fur et à mesure que le film avance, les faux-semblants finissent par succomber à l'absurdité du réel capté par cette caméra même. La connivence frappante et la liberté d'expression de Mograbi et d'Al-Azhari sont affranchies de toutes contraintes, et si leur discours politique semble mythifié ou sentimental par rapport à l'emballage épineux de dilemmes irréconciliables, il vaut la peine d'être écouté, même de ceux qui en négligeront le message. ■

[...] on a la vive impression d'assister à un dialogue entre nations, un dialogue languissant où la petite Yasmine intervient de manière concluante sur le racisme et la ségrégation.



PRÉSENTÉ AUX RIDM